

24 images

24 iMAGES

65 films

Samy Benammar, Apolline Caron-Ottavi, Robert Daudelin, Marco de Blois, Bruno Dequen, Damien Detcheberry, Julien Fonfrède, Alexandre Fontaine Rousseau, Philippe Gajan, Céline Gobert, Gérard Grugeau, Marcel Jean, Cédric Laval, Sylvain Lavallée, Mathieu Li-Goyette, Gilles Marsolais, Aude Renaud-Lorrain, André Roy, Charlotte Selb et Carlos Solano

Numéro 191, juin 2019

Les nouveaux territoires du cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benammar, S., Caron-Ottavi, A., Daudelin, R., de Blois, M., Dequen, B., Detcheberry, D., Fonfrède, J., Fontaine Rousseau, A., Gajan, P., Gobert, C., Grugeau, G., Jean, M., Laval, C., Lavallée, S., Li-Goyette, M., Marsolais, G., Renaud-Lorrain, A., Roy, A., Selb, C. & Solano, C. (2019). 65 films. *24 images*, (191), 90–112.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

65 films

Fiction, documentaire, expérimental, animation: en 65 films (2012-2019), le cinéma québécois se raconte toutes formes confondues.



↑ Montréal la blanche de Bachir Bensaddek (2016)

PAR SAMY BENAMMAR, APOLLINE CARON-OTTAVI,
ROBERT DAUDELIN, MARCO DE BLOIS, BRUNO DEQUEN,
DAMIEN DETCHEBERRY, JULIEN FONFRÈDE,
ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU, PHILIPPE GAJAN,
CÉLINE GOBERT, GÉRARD GRUGEAU, MARCEL JEAN,
CÉDRIC LAVAL, SYLVAIN LAVALLÉE, MATHIEU LI-GOYETTE,
GILLES MARSOLAIS, AUDE RENAUD-LORRAIN,
ANDRÉ ROY, CHARLOTTE SELB, CARLOS SOLANO.

BROUILLARD

Alexandre Larose / 2008-2015

Pour Alexandre Larose, le meilleur portrait que l'on puisse faire d'un espace, sa plus fidèle description, exige l'invention d'un dispositif capable d'empiler en un seul plan toute la somme des vécus et des regards qui lui ont été destinés. Par un effet de superposition, et conformément à son titre, la série *Brouillard* (présentée notamment à la Cinémathèque sous forme d'installation en 2015) rappelle la dimension d'abstraction de toute chose, décrit une expérience pleinement plastique et immersive, où l'image d'un lieu, d'un paysage, n'a de sens qu'en se mesurant aux limites de la visibilité. Si chaque plan est absolument vertigineux, c'est parce que, pour Larose, traverser un paysage signifie nous redonner le cinéma tout entier, intrigant jusque dans le plus infime de ses possibles, émouvant comme une promesse qui n'en finit pas de faire le point, beau comme un voyage vers l'éternité. – CSO

BESTIAIRE

Denis Côté / 2012

Ce film est unique – et pas seulement dans le cinéma québécois. Il sera reçu diversement, mais positivement par la critique. Elle y a tout vu : une réflexion poétique sur les animaux dont les mouvements éveillent notre imaginaire, un regard sur une nature devenue artificielle par le zoo, un questionnement sur la place des animaux dans notre vie moderne, des animaux emprisonnés par le zoo et qui sont dénaturés, un film militant qui fait appel à la compassion du spectateur, des tableaux vivants, une œuvre aux plans en trompe-l'œil. Certes, ce faux-vrai documentaire est tout cela, mais c'est surtout un jeu sur le regard qui appelle à la fois l'étrangeté et le familier, et dont les plans tiennent de la méditation et de l'observation clinique. C'est un long métrage difficile à classer tant il se joue de l'anthropomorphisme : il ne s'agit point d'épier des animaux, mais d'en faire les cobayes d'une stylistique cinématographique : suggérer, par l'agencement des plans et leur saturation, des métaphores et des métonymies. – AR

CAMION

Rafaël Ouellet / 2012

Avec ce film, le cinéaste quitte le monde de l'adolescence et de ses tourments qu'il avait développé dans *Le cèdre penché* (2007), *Derrière moi* (2008) et *New Denmark* (2009), longs métrages qui lui avaient donné une place dans le cinéma québécois : celle de faire advenir dans le lâcher-prise du quotidien une poésie empreinte d'une sensibilité à fleur de peau. Avec la figure tutélaire du père en avant-plan, nous voici dans l'univers d'adultes. La ruralité d'hier refait surface dans le monde contemporain à l'occasion d'un deuil (un accident ayant causé la mort de l'épouse du père). La culpabilité rend cet homme meurtri, orgueilleux devant la vigilance protectrice de ses fils qui reviennent auprès de lui. Voici un film qui ébranle la posture virile, si présente dans un cinéma québécois qui glorifie les machos et est avare de véritables quêtes d'amour de la part d'hommes fragiles, si bien décrites ici par le cinéaste. – AR

LA MISE À L'AVEUGLE

Simon Galiero / 2012

Denise est frappée par l'isolement : elle a divorcé, elle vient de prendre sa retraite en tant que directrice financière et semble déjà oubliée de ses collègues, tandis que son fils est distant et fort occupé à reprendre la place de sa mère dans l'entreprise. Grâce à sa rencontre avec Paul, un voisin de palier dans le quartier où elle a grandi, elle va se réinventer une famille, en compagnie du petit groupe de joueurs de poker de ce coin populaire. Dans son deuxième long métrage, Simon Galiero fait preuve d'une grande maîtrise, signant une mise en scène soignée et réfléchie, dotée d'une forte puissance d'évocation. C'est au spectateur de trouver son chemin dans cette fable philosophique qui dit beaucoup sur notre société et célèbre malicieusement la subversion du tissu social. Autre inspiration à noter, le casting de deux acteurs un peu oubliés, Louis Sincennes et surtout Micheline Bernard, magnifique dans ce rôle de sexagénaire aux paradoxes et aux désirs complexes : un rôle de femme comme on en voit trop peu. – ACO

LAWRENCE ANYWAYS

Xavier Dolan / 2012

Au rythme de la démarche chaloupée de Laurence, la caméra danse entre les influences pour entrer dans l'intimité en transformation d'une femme confrontée aux regards posés sur son « corps d'homme ». Lorsqu'elle se déplace dans les méandres d'un environnement hostile, la caméra reste collée au corps. L'image est écartelée entre ralentis languissants et montages frénétiques qui rappellent Gus Van Sant ou Wong Kar Wai. Mais lorsque Laurence est face à sa compagne Fred, le pas ralentit et privilégie les gros plans fixes où seuls les visages s'animent. Ces derniers sont au cœur des thèmes de Dolan : l'intime, la différence et puis ces moments fugaces entre le franc-parler et Céline Dion qui viennent donner une texture singulière à cette rencontre originale et improbable d'inspirations. *Laurence Anyways* renouvelle les codes du mélodrame et met en images la problématique trop peu abordée du genre à travers la transformation de son personnage principal et l'impact sur sa vie autant personnelle et amoureuse que professionnelle. – SB

LE GRAND AILLEURS ET LE PETIT ICI

Michèle Lemieux / 2012

Illustratrice de renommée internationale (son livre, *Nuit d'orage*, est déjà un classique de la littérature jeunesse), Michèle Lemieux a pris la relève de Jacques Drouin pour continuer à faire vivre l'écran d'épingles d'Alexeïeff-Parker à l'Office national du film du Canada. *Le grand ailleurs et le petit ici* est un conte philosophique espiègle dans lequel le mythique instrument conçu par Alexandre Alexeïeff devient une métaphore de l'univers, chaque épingle représentant un atome et l'ensemble des épingles formant à la fois la matière de chaque chose et le monde dans lequel évolue le personnage du film. Le résultat est d'un grand raffinement esthétique et d'un humour exquis, l'élégance des dessins de Michèle Lemieux étant admirablement complétée par la trame sonore enjouée d'Olivier Calvert. – MJ

REBELLE

Kim Nguyen / 2012

C'est avec ce quatrième long métrage que Kim Nguyen allait s'établir durablement dans le paysage québécois et international (sa jeune actrice, Rachel Mwanza, remportait en 2012 l'Ours d'argent à Berlin). Cinéaste à part dans notre cinématographie, il est comme un héritier naturel des Lumières : universalisme, un ton proche de la fable, une tendresse infinie pour l'innocence perdue, tout son cinéma tend à réenchanter le monde. Dans *Rebelle*, le thème choc de l'enfant soldat est transfiguré par une histoire d'amour entre deux adolescents aux temps d'une Afrique fantasmée, peuplée d'artéfacts magiques et décrite par la poésie du conte. Cette approche, déjà présente dans ses précédents films, ne se démentira pas par la suite. Dans le Grand Nord, deux amants croiseront un ours qui parle et, au cœur même des États-Unis des requins de la finance, surgira la possibilité d'un monde plus lumineux qui ralentit le rouleau compresseur d'une modernité devenue folle et inhumaine. De quoi nous permettre de rêver encore à des lendemains moins sombres ! – PG

THANATOMORPHOSE

Éric Falardeau / 2012

Premier film québécois à explorer le courant du « body horror » avec une cérébralité inattendue, *Thanatomorphose* s'intéresse à la décomposition progressive d'un corps féminin. Trash et gore, le film assume son flot continu d'horreur répulsive (vomissements, sang, putréfaction, etc.) comme autant de métaphores sur la haine de soi, et le rapport troublé, voire masochiste, à la chair et au corps. Expérience désagréable, volontairement lente et suffocante, la descente aux enfers de cette femme au corps pourrissant fera date dans le cinéma d'horreur québécois, notamment parce qu'elle pousse le spectateur à affronter plusieurs tabous sociaux : la mort, la matérialité du corps, l'enfer dépressif. Vidant son film de tout enjeu autre que l'exposition frontale du pourrissement, Falardeau n'a que faire de la dimension féminine du récit : un corps reste un

corps. La passivité de la jeune femme quant à sa condition renvoie pour sa part directement à une vérité : l'impossibilité d'échapper à la mort. Dans ce dépouillement absolu et provocateur, « *Thanato* », pour les intimes, atteint un genre d'état de grâce. – CG

BÀ NÔI

Khoa Lê / 2013

Tourné au Vietnam, où Khoa Lê rejoint sa famille lointaine pour les festivités de fin d'année, *Bà nôi* est une excursion tendre et inspirée dans un univers à la fois proche et distant : les années et la séparation ont creusé un écart, et pourtant la famille demeure un cocon. Habité par la présence inoubliable d'une grand-mère matriarche haute en couleur, le film est aussi en quelque sorte un autoportrait : le cinéaste explore sa propre identité composite à l'occasion de ce retour aux sources. Loin de Montréal, il doit faire face aux récriminations de sa grand-mère sur son mode de vie, qu'il filme non sans humour mais avec aussi une part de mélancolie. Avec douceur, Khoa Lê évoque les déchirements comme la richesse des identités multiples. Loin de se contenter de capter le réel, ce premier long métrage a su se démarquer grâce à son approche sensorielle, parfois même onirique, portée par des images chatoyantes et une conception sonore envoûtante. – ACO

CATIMINI

Nathalie Saint-Pierre / 2013

Bien connue pour son implication au sein du collectif de cinéastes indépendants Les Films de l'Autre, venue au long métrage en 2003 avec la comédie *Ma voisine danse le ska* (DVD 24 images n° 150), Nathalie Saint-Pierre confirme avec *Catimini* son statut d'auteure. Une auteure d'autant plus rare qu'elle fait entendre une voix subversive au sein d'une cinématographie souvent lisse et consensuelle. En suivant le parcours de quatre jeunes filles placées en foyer d'accueil, la caméra met certes à nu les rouages d'un système défaillant et répressif, mais surtout se tient au plus près de l'intériorité de ses personnages

sans jamais avoir peur ni de leurs silences ni de leur révolte. Comme chez Françoise Dolto ou Christiane Rochefort pour qui « de tous les opprimés doués de parole, les enfants sont les plus muets », Nathalie Saint-Pierre donne à voir le monde du point de vue de ceux qui souffrent d'isolement. Et son regard incisif et empathique va droit au cœur. On a hâte au prochain film. – GG

DIEGO STAR

Frédéric Pelletier / 2013

En 2013, ce film sorti de nulle part a imposé le respect par sa façon d'aborder un sujet relevant du documentaire : l'exploitation d'une main-d'œuvre sans défense dans le Far West qu'est le milieu de la marine marchande, dont les « cargos épaves » naviguent sous des pavillons de complaisance afin de se soustraire aux lois internationales. En optant pour la fiction, Frédéric Pelletier a voulu mettre l'accent sur la dimension humaine du drame vécu par quelques-uns de ces « migrants » largués par leur employeur, propriétaire de l'une de ces épaves, et coincés sans ressources quelque part le long du fleuve Saint-Laurent. Cette approche lui permet aussi de mettre en valeur l'élan de solidarité suscité par une telle situation. Preuve que la nature humaine est la même partout, pour peu que les gens s'approprient. Aucun exotisme ici, même si le cinéaste s'aventure en région et qu'il exploite la noble rudesse de l'hiver. On aimerait entendre plus souvent la voix singulière de ce cinéaste reconnu internationalement avec ce premier long métrage. – GM

HOAX_CANULAR

Dominic Gagnon / 2013

Dominic Gagnon poursuit la démarche entamée avec *RIP in Pieces America* et *Pieces and Love All to Hell* : son dispositif, qu'il qualifie de « saved footage », consiste à récupérer selon un thème des vidéos YouTube non virales et vouées à être effacées. Un montage aiguisé se charge de tirer du sens des dizaines d'heures de mise en scène de soi

par des anonymes. Dans *Hoax_Canular*, les adolescents sont le prisme choisi. Plus précisément au moment où court la rumeur de la fin du monde. Entre l'enfance et l'âge adulte, ils s'approprient la plateforme du Web pour discuter de leurs préparatifs ou de leurs prédictions. Traversé par l'angoisse existentielle de la jeunesse, *Hoax-Canular* n'en est pas moins plein d'humour : celui de ses protagonistes, souvent plus distancés qu'il n'y paraît, et celui du cinéaste, qui insuffle dans son montage un certain amusement, éloigné toutefois de toute moquerie facile. Pionnier dans l'exploitation de l'Internet foisonnant comme matériau premier, Gagnon signe ici l'une de ses œuvres les plus pertinentes. – ACO

LE COURANT FAIBLE DE LA RIVIÈRE

Joël Vaudreuil / 2013

En quelques courts métrages produits avec des moyens de fortune (*Un vortex dans face*, *L'enfant aux six hot dogs*), Joël Vaudreuil a développé une œuvre unique dans le paysage du cinéma d'animation québécois, imposant une esthétique « trash » doublée d'une sensibilité punk. Par son ambition narrative et son minimalisme parfaitement maîtrisé, *Le courant faible de la rivière* marque un point tournant dans sa filmographie, comme si le cinéaste se professionnalisait sans toutefois perdre son mordant. Vaudreuil y fait preuve d'un remarquable talent de chroniqueur pour faire revivre le souvenir de la rencontre d'un garçon timoré avec Mindy, une adolescente capable de tuer des poissons par la force de sa pensée. Entre la caricature réaliste et l'humour décalé, le monde qui prend forme sous nos yeux est cousin de celui de l'Américain Mike Judge. – MJ

LE DÉMANTÈLEMENT

Sébastien Pilote / 2013

Le générique du *Démantèlement*, durant lequel s'enchaînent des plans panoramiques de la campagne québécoise sur fond de musique *country*, confirme l'ancrage du cinéma de Sébastien Pilote dans la ruralité

et la réalité de province, deux ans après *Le Vendeur* et six ans avant l'excellent *La disparition des lucioles*. Afin d'aider sa fille aînée confrontée à des difficultés financières, Gaby, propriétaire d'une ferme où il élève des agneaux, est contraint au démantèlement de sa propriété et à une retraite, ou plutôt un déracinement, précoce. Dans le panorama du cinéma québécois actuel, les films de Sébastien Pilote sont précieux en ce qu'ils témoignent, sans nostalgie surannée, d'un monde et d'un mode de vie en voie de disparition, qui ne trouvent plus leur place dans l'horizon de la modernité. Le rythme du film, languissant sans jamais être ennuyeux, épouse celui de l'existence de Gaby. Plus que tout, ce qui émeut, dans ce cinéma où les affects affleurent avec lenteur, c'est la dignité du regard que le réalisateur porte sur ses personnages, laissant au spectateur le soin de les juger ou de les embrasser dans une silencieuse étreinte complice. – CL

LE MÉTÉORE

François Delisle / 2013

Scénarisé, réalisé, photographié, monté et produit par François Delisle, ce long métrage se voulait indépendant à tous les points de vue, et ce, dans un processus de création qui offrait une totale liberté de manœuvre à l'auteur. Expérimental dans sa forme, le film tient donc d'une gageure. Par ses correspondances établies entre la nature (qui y prend une grande place) et les gestes et les faits de personnages identifiés uniquement par des voix off, l'œuvre se compose ainsi de fragments, liés selon une proposition secrète et poétique. *Le météore* est une œuvre non conventionnelle comme on en voit peu dans le cinéma québécois. Le cinéaste offre une méditation sur la nature éphémère des choses de la vie. Son récit peut être vu aussi comme un rêve. Mais c'est primordialement une histoire racontée au passé par des voix qui sont moins l'écho lointain d'hommes et de femmes que celui de fantômes – comme le cinéma a toujours su si bien faire vivre devant nous. – AR

SARAH PRÉFÈRE LA COURSE

Chloé Robichaud / 2013

Avec sa sélection dans la section Un certain regard du festival de Cannes en 2013, Chloé Robichaud faisait d'une pierre deux coups : elle entrait dans la cour des grands dès son premier long métrage, et bousculait le club très masculin des cinéastes québécois qui fréquentaient les festivals internationaux. Elle raconte dans son premier long métrage l'histoire de Sarah, une jeune coureuse de demi-fond, qui se voit offrir une place dans une équipe universitaire à Montréal. Or elle manque de moyens pour quitter sa banlieue de Québec et décide de se marier avec son ami Antoine, espérant ainsi obtenir de meilleurs prêts et bourses. Filmé avec élégance et sobriété, *Sarah préfère la course* aborde l'heure délicate des choix et des passions qui décident de la vie adulte à venir. Celle aussi de l'éveil sexuel et amoureux, des prises de conscience et des désillusions. Avec ce film profondément féminin sans pour autant que cet aspect soit érigé en discours, Chloé Robichaud faisait un début remarqué et prometteur. – ACO

UNE JEUNE FILLE

Catherine Martin / 2013

Figure incontournable de notre cinématographie, tant sur le plan du documentaire que de la fiction, Catherine Martin signe avec *Une jeune fille* un beau film de maturité. En filant l'approvisionnement mutuel d'une adolescente mutique fuyant la ville et d'un fermier solitaire replié sur ses terres gaspésiennes, la cinéaste décline ses thèmes favoris liés à l'identité et au territoire. Portée par les préceptes d'un Robert Bresson (*Mouchette* est ici l'influence assumée), la mise en scène allie rigueur et minimalisme pour atteindre une forme de transcendance dans les rapports humains et la présence d'une nature omniprésente. Le dernier plan pourrait d'ailleurs renvoyer à la phrase qui clôt le mythique *Pickpocket* : « Quel long chemin il m'a fallu parcourir pour arriver jusqu'à toi ! » Chez Catherine Martin, le récit part toujours

d'une situation de deuil pour aller vers la vie et le sacré. *Une jeune fille* est à ce titre la quintessence d'une œuvre âpre et bienveillante qui se cherche au gré de ses multiples métamorphoses. – GG

VIC ET FLO ONT VU UN OURS

Denis Côté / 2013

Denis Côté exerce sur le cadre un contrôle quasi tyrannique. Son œuvre propose diverses déclinaisons de cette autorité de l'auteur sur l'image. Dans *Vic et Flo ont vu un ours*, quelque chose semble échapper au réalisateur – une humanité qui passe par la capacité de sa distribution à incarner, à donner vie à des personnages qui deviennent par le fait même autre chose que des pions à la merci de la mise en scène. C'est dans cette tension qui existe entre la rigueur de Côté et l'énergie de ses interprètes que le film trouve son souffle, l'impitoyable cruauté de sa conclusion trouvant une raison d'être dans le fait que le cinéaste semble plus que jamais s'être attaché à ses personnages. Cinéaste fréquemment fascinant, Côté signe ici son long métrage le plus touchant – qualité qui semble aux antipodes d'une démarche habituellement plus cérébrale, mais qui lui confère au contraire une densité supplémentaire. Comme si le dispositif calculé se butait à une résistance, une vie interne qui rendait l'impitoyable nature de ses rouages plus tragique que jamais. – AFR

3 HISTOIRES D'INDIENS

Robert Morin / 2014

Pas facile de suivre Robert Morin : il change sa caméra d'épaule sans prévenir. Après une adaptation très réussie d'un roman de Mingarelli (*Les 4 soldats*, 2013), il nous propose ici une docufiction bâtie autour des confidences d'adolescents autochtones qui, à leur manière bien à eux, sont des résistants voulant échapper à l'image toute faite qui les précède dans la vie. Si Shayne a toujours un casque vissé sur les oreilles, c'est qu'il adore Ravel ; Alicia, Shandy-Eve et Marie-Claude, elles, entretiennent une vénération profonde

pour Kateri Tekakwitha ; enfin, Éric rêve de redonner l'accès à la télévision à son peuple en bricolant un émetteur. Se jouant du réel, comme il sait si bien le faire, Morin donne à ses héros le droit de rêver, peut-être même de changer le monde qui leur a déjà appartenu. À l'intérieur d'une filmographie hors norme, *3 histoires d'Indiens* s'impose comme l'une des expériences les plus stimulantes du cinéaste. – RD

ARWAD*

de Samer Nadari et Dominique Chila / 2014

Le beau titre, *Arwad, Je rentre à la maison*, cache une tragédie étouffée : celle d'un homme nostalgique de son enfance passée dans une île au large de la Syrie et bientôt exilé au Québec où il a semé les germes de sa nouvelle vie. Écartelé entre deux femmes et ses multiples appartenances, Ali s'évertue à recoller les morceaux d'un destin épars, à refusionner les lieux géographiques et intérieurs qui le hantent, mais un drame survient le plongeant dans un immense désarroi. Avec force sensibilité, Samer Nadari et Dominique Chila explorent, dans ce premier long métrage réalisé en commun, la perte des racines et l'espace nomade de l'exil, cherchant ainsi à décloisonner le monde pour mieux l'habiter. Une forme de pacification vient clore ce récit de l'entre-deux à l'occasion d'une fête cathartique. Sensible au sort des apatrides, un sujet somme toute peu abordé dans notre cinématographie si ce n'est par la diaspora chilienne, *Arwad* a la générosité des lieux de vie et de mémoire qu'il arpente avec une douce bienveillance. – GG

LA MARCHÉ À SUIVRE

Jean-François Caissy / 2014

La marche à suivre se consacre aux aspects irréductibles de la vie adolescente, ceux qui concernent autant l'émancipation vers la vie adulte que toutes les contraintes d'intégration propres à la « gouvernementalité » (parentale, scolaire) nous encadrant à cet âge. C'est encore le meilleur film de Jean-François Caissy – et certainement l'un des

meilleurs documentaires produits à l'ONF depuis longtemps –, car il juxtapose des éléments humains et institutionnels pour mieux circonscrire le trajet qu'il entend décrire, cette « marche à suivre » du compromis entre soi et le monde qui concerne chacun d'entre nous. Le cinéaste assume l'ambivalence de son regard face aux institutions et en fait une recherche méthodique de l'altérité, de sa fabrique sociale et des frictions qui la caractérisent, le tout dans une mise en scène sagement distante. Derrière les portes closes des pédagogues, il prend le temps qu'il faut pour que les jeunes profitent de la caméra et qu'ils parlent ouvertement de toutes les craintes qui les habitent. – MLG

ME AND MY MOULTON

Torill Kove / 2014

Découverte en 1999 avec son premier court métrage intitulé *My Grandmother Ironed the King's Shirt*, la Montréalaise d'origine norvégienne Torill Kove a développé un style axé sur la clarté, graphique autant que narrative. *Me and My Moulton* complète une trilogie portant sur son histoire familiale. Ici, c'est le conformisme des enfants qu'aborde la cinéaste, son personnage principal souhaitant que ses parents, deux architectes modernistes, cessent de se faire remarquer par leurs choix originaux. Ainsi, lorsque la petite Torill souhaite avoir un vélo, c'est un Moulton qu'elle reçoit, étrange véhicule de fabrication anglaise aux petites roues et au cadre pliable... Avec ce troisième court métrage à la fois drôle, sensible et plein de délicatesse, Torill Kove recevait une troisième mise en nomination aux Oscars (le deuxième film de la trilogie, *The Danish Poet*, a remporté la précieuse statuette). – MJ

TOM À LA FERME

Xavier Dolan / 2014

Comment faire un panorama du cinéma québécois contemporain sans évoquer, plutôt deux fois qu'une, le travail de Xavier Dolan ? Comment évoquer l'œuvre de Dolan sans mettre de l'avant *Tom à la ferme*, le premier

de ses films à explorer une veine moins directement personnelle, puisqu'inspiré d'un matériau préexistant, en l'occurrence la pièce de théâtre de Michel-Marc Bouchard (qui a d'ailleurs cosigné le scénario avec lui). Cette confrontation du créateur Dolan à l'altérité (qui se répercute, à l'écran, dans une composition physique de l'acteur Dolan volontairement outrée) lui offre aussi l'occasion de se mesurer à un genre cinématographique, le thriller psychologique, qui donne un nouveau souffle à l'inventivité de sa mise en scène : qu'il s'agisse de travailler la matière temporelle du récit à travers des ellipses fondues au noir, de jouer avec l'échelle des plans et la mobilité de la caméra pour installer un climat anxiogène, de resserrer le format de l'écran à l'intérieur même d'une scène pour mieux exprimer la tension de la bête traquée, on sent chez Dolan un appétit renouvelé de cinéma qui réjouit et impressionne à la fois, tout en annonçant les futures réussites que seront *Mommy* et *Juste la fin du monde*. – CL

TU DORS NICOLE

Stéphane Lafleur / 2014

Le cinéma de Stéphane Lafleur se situe quelque peu en retrait des vagues et des courants, à l'image de ses protagonistes qui ne trouvent jamais vraiment leur place au sein d'une société qu'ils semblent observer « de l'extérieur ». Ni en marge, ni en phase avec leur milieu, les personnages de Lafleur évoluent dans un drôle de petit monde parallèle où le banal et le merveilleux s'entremêlent étrangement, où les objets un peu bizarres du quotidien offrent la possibilité d'échapper durant un bref instant à celui-ci. *Tu dors Nicole* débute ainsi sur l'image d'une chute d'eau lumineuse, c'est-à-dire que la caméra de Lafleur s'arrête d'emblée sur le genre de « cossin » qu'on achète à deux dollars sur un coup de tête au Renaissance, le fixe et se laisse emporter par le rêve à rabais qu'il fait miroiter. L'essence de son cinéma se trouve déjà dans ce plan en apparence anodin, qui révèle la capacité du réalisateur à

transcender le réel avec les moyens du bord, au gré d'une poésie qui n'a jamais été plus maîtrisée qu'ici. – AFR

CALLSHOP ISTANBUL

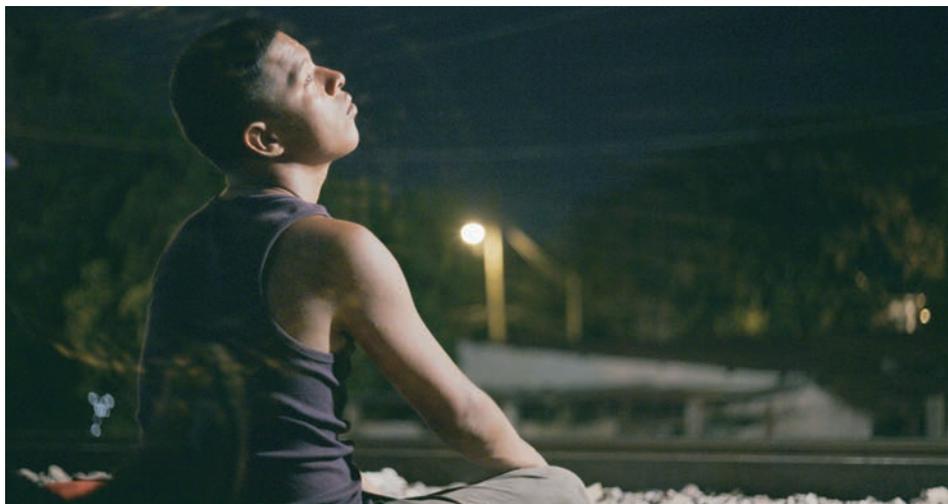
Hind Bencheikroun, Sami Mermer / 2015

Carrefour entre l'Europe et l'Asie, Istanbul est devenu au XXI^e siècle le lieu de passage obligé des migrants en provenance d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie centrale, déplacés par les guerres, les persécutions politiques et la misère. Ces exilés rêvant d'un avenir meilleur en Europe gardent contact avec leur terre d'origine dans l'espace exigu du *callshop*. Situés à tous les coins de rue de la métropole turque, ces centres d'appels permettent à une foule cosmopolite d'échanger récits, confidences et moments d'émotions avec la famille restée au pays. Hind Bencheikroun et Sami Mermer (lui-même Kurde de Turquie) filment avec respect ces conversations intimes qui témoignent puissamment de l'espoir, la détresse, la frustration et la dignité de ces migrants. Alors que la « crise migratoire » fait l'objet de maints documentaires et reportages télévisuels, les cinéastes donnent une voix et une histoire aux milliers d'individus que les idéologies populistes montantes représentent comme une menace et voudraient laisser aux portes de l'Europe. – CS

L'AMOUR AU TEMPS DE LA GUERRE CIVILE

Rodrigue Jean / 2015

Le pivot le plus significatif de *L'amour au temps de la guerre civile* replace le drame intimiste, presque hermétique s'étant déroulé jusqu'à maintenant dans un contexte social plus large, celui de la grève étudiante de 2012 dans laquelle le protagoniste semble aboutir presque par accident, au détour de ses errances. Cette convergence de deux réalités parallèles vers un lieu commun, cette cohabitation temporaire de deux luttes au sein d'un même espace confère au long métrage de Rodrigue Jean une portée politique d'autant plus remarquable qu'elle ne semble pas forcée ou télégraphiée. Quelque chose dans



→ Destierros de Hubert Caron-Guay (2017)



→ All You Can Eat Boudha de Ian Lagarde (2017)



↑ L'amour au temps de la guerre civile de Rodrigue Jean (2015)



↑ Claire l'hiver de Sophie Bédard Marcotte (2017) →



Bestiaire de Denis Côté (2012) →



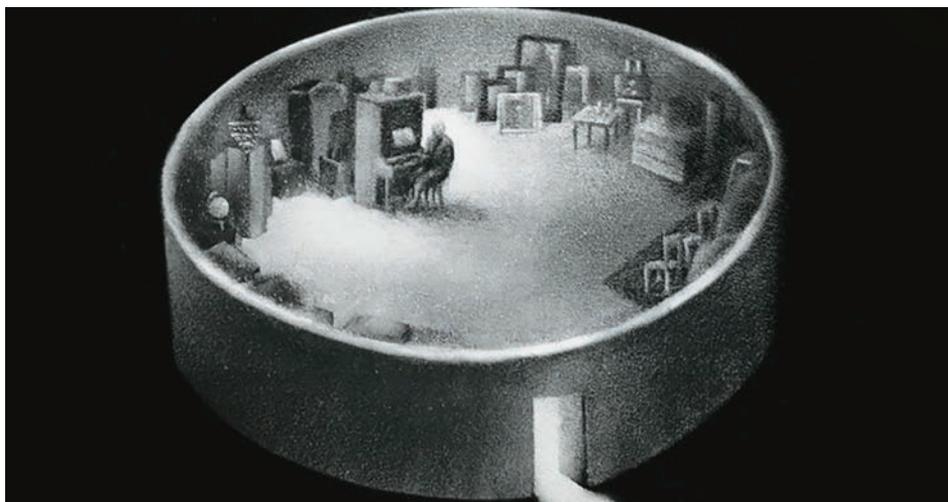
Mes nuits feront écho de Sophie Goyette (2016)



↑ Tu dors Nicole de Stéphane Lafleur (2014)

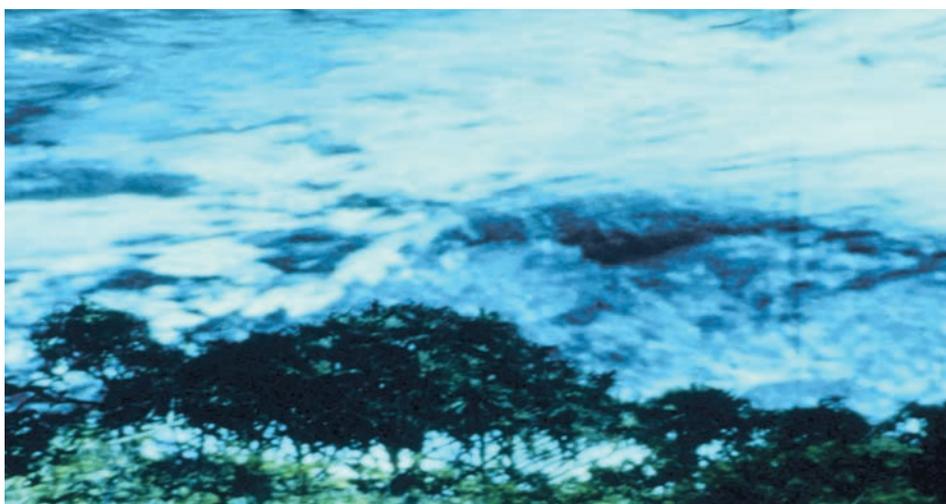


→ Gūlistan terre de roses de Zaynē Akyol (2016)



↑ Le grand ailleurs et le petit ici de Michèle Lemieux (2012)

↑ **Le film de Bazin de Pierre Hébert (2017)** → **Engram of Returning de Daichi Saito (2016)** → **Une jeune fille de Catherine Martin (2013)**



la spontanéité même de cette rencontre lui confère une dimension révolutionnaire, au sens le plus pur du terme. Comme s'il s'agissait d'un soulèvement inattendu à l'intérieur même du territoire délimité jusqu'à maintenant par le film. Le portrait sans compromis qu'il propose d'existences en marge est d'autant plus porteur que sa mise en scène refuse, au final, de les isoler. – AFR

PINOCCHIO

André-Line Beauparlant / 2015

La filmographie documentaire d'André-Line Beauparlant comporte plusieurs titres qui explorent les secrets et les traumatismes au sein de sa propre famille (*Trois princesses pour Roland, Le petit Jésus*). Avec *Pinocchio*, elle complexifie encore sa démarche d'investigation personnelle avec le portrait de son frère Éric, marin, aventurier, escroc et surtout menteur invétéré. Ignorant elle-même la véritable histoire, les occupations et le lieu de résidence de cet homme mystérieux, elle se lance dans une quête labyrinthique pour démasquer ce frère aussi charmeur qu'insaisissable. Grâce à un montage brillant signé Sophie Leblond, cette enquête internationale brouille sans cesse les pistes et interroge l'idée même de vérité documentaire. Comment bâtir la confiance quand les liens fraternels sont basés sur des mensonges? L'humour de la cinéaste amène heureusement un ton doux-amer unique à ce récit qui pourrait facilement tourner au tragique. – CS

SPOON*

Michka Saäl / 2015

Pendant longtemps, Michka Saäl a entretenu une relation épistolaire avec Spoon Jackson, un poète noir américain emprisonné à vie aux États-Unis. Le film est le récit de cette longue amitié qui accompagne un homme vers la lumière à travers la création. À l'écran, un homme naît à lui-même et à son œuvre. Faisant appel à plusieurs arts, *Spoon* assume son hybridité formelle pour évoquer une vie de ségrégation et de violence révélant l'impensé de l'Amérique profonde. Entre Montréal

et le désert de Mojave se déploie une expérience sensible émaillée de textes de révolte et de subtiles plages sonores. Ici, sons, mots et images scandent la partition d'un voyage intérieur où se concentre le cri de tous les humiliés. Au fil de ce dialogue se font aussi entendre les questionnements d'une cinéaste qui a toujours fait de la rencontre avec l'Autre son thème de prédilection. Trop tôt disparue, Michka Saäl, cinéaste nomade aux multiples appartenances, nous manque déjà. *Spoon* est sans conteste l'un de ses plus beaux chants d'amour dédiés à l'humanité. – GG

UN AMOUR D'ÉTÉ

Jean-François Lesage / 2015

Meilleur documentaire canadien aux RIDM 2015, *Un amour d'été* est probablement l'œuvre la plus sensorielle d'un cinéaste spécialisé dans la poésie des moments anodins de vie. Documentaire montréalais par excellence, le film est tourné entièrement de nuit sur le Mont-Royal, et donne la part belle à la jeunesse qui y flâne en captant sur le vif des bribes de conversation et des instants de fébrilité amoureuse. Jean-François Lesage (frère du talentueux Philippe Lesage, aujourd'hui davantage tourné vers la fiction, mais avec lequel il partage une sensibilité envers les premiers émois amoureux) a passé un mois sur la Montagne à glaner ces charmantes vignettes, qu'il enrichit de poèmes et d'une musique signée Gold Zebra. Monté de manière à nous faire vivre une seule nuit à travers le plus emblématique des parcs montréalais, *Un amour d'été* nous rappelle aussi que nos étés font tout autant partie de notre identité québécoise que nos hivers... – CS

AVANT LES RUES

Chloé Leriche / 2016

Entièrement parlé en langue atikamekw et tourné sur la réserve de Manawan dans Lanaudière, *Avant les rues*, bien plus que le thriller qu'il aurait pu être, est une sorte de conte philosophique aux multiples lectures. Cinéaste associée à l'expérience du Wakiponi mobile, Chloé Leriche possède une réelle

connaissance et un attachement évident à la culture de ses personnages, ce qui lui permet, entre autres choses, d'échapper à tout exotisme : c'est le quotidien d'une communauté amérindienne qui est le matériau même du film. Rien n'échappe à la caméra de la cinéaste, des gestes de la grand-mère aux bruissements de la forêt, tout nous parle ici de la richesse de la vie. La tente de sudation, déjà célébrée par Arthur Lamothe dans les années 1970, dans ses *Chroniques des Indiens du Nord-Est du Québec*, est l'un des temps forts du film où la frontière entre documentaire et fiction est soudainement abolie. Un premier film, aussi réussi que généreux dans son propos. – RD

CEUX QUI FONT LES RÉVOLUTIONS À MOITIÉ N'ONT FAIT QUE SE CREUSER UN TOMBEAU

Mathieu Denis, Simon Lavoie / 2016

Probablement le film le plus marquant de 2017 ; on dira même : le plus libre qu'on a pu voir dans le cinéma québécois depuis *L'amour au temps de la guerre civile* de Rodrigue Jean (2015). Dérangeant comme l'a été, des mêmes cinéastes, *Laurentie* (2011). Difficilement « situable » idéologiquement, cette œuvre est née du mouvement des Carrés rouges dont elle voulait à juste titre ressusciter l'esprit, et surtout l'espoir que des milliers de Québécois avaient mis en lui. Mais c'est plus que cela que ce film gordardien jusqu'aux tripes signifie : il signe un nouveau « Refus global ». Quatre personnages, dont une transsexuelle, (nous) parlent à coups de citations et de musiques diverses de révolutions passées et à venir. Dans leur lutte, ils n'oublient pas – c'est important – le corps (on pense encore ici au film de Rodrigue Jean). L'œuvre a divisé la critique et le public, c'est dire sa force. – AR

EMBRASSE-MOI COMME TU M'AIMES

André Forcier / 2016

Ce cinéaste aime raconter des histoires. Dans la lignée du magnifique *Je me souviens* (2009), il jette son dévolu sur le passé, sur l'année 1940, quand Pierre Sauvageau

pense s'engager comme soldat pour fuir sa sœur handicapée rongée par une jalousie malade. Tout le Forcier que l'on suit depuis *L'immaculée Conception* (1971) – auquel il fait un clin d'œil – est là. Sous les dehors de la comédie de mœurs, son film est sérieux, sensible, impeccable dans la description de l'accablement des petites gens. S'attaquant à plusieurs tabous (comme l'inceste ici), le cinéaste souligne sans mépris les perversités bénignes de ses personnages, leurs fantasmes inoffensifs, leurs insuffisances affectives. André Forcier est le cinéaste de l'altérité. Altruiste, il multiplie les rôles, donnant ainsi à son film une épaisseur romanesque, une vivacité et une saveur plus que jamais gratifiantes pour le spectateur. On l'a dit : ce cinéaste aime raconter des histoires. – AR

ENGRAM OF RETURNING

Daïchi Saïto / 2016

Qu'est-ce qui rend *Engram of returning* si immédiatement terrifiant et menaçant ? Situé au cœur de la barbarie, là où l'ordinaire se métabolise en déraison, Daïchi Saïto, codoyen du collectif montréalais Double Négatif, transforme des films de voyage tournés par des amateurs en véritable tempête plastique. Animé d'une violente exigence formelle, Saïto renvoie l'image du côté d'une esthétique de la tache, là où l'apparition (d'un motif, d'une forme, d'une couleur) n'est praticable ou pensable qu'en termes de fulgurance, d'évènement et de déchirement. On peut deviner au cœur d'un tel abandon de repères, non seulement une volonté farouche de destruction, un gout profond pour la catastrophe, mais aussi une ferme intuition voulant que le cinéma puisse peut-être, un jour, renaître pleinement de ses cendres. – CSO

J'AIME LES FILLES

Diane Obomsawin / 2016

J'aime les filles marque un tournant dans l'œuvre animée de Diane Obomsawin. Venue de la bande dessinée, l'artiste est

connue pour ses personnages au design simple et caricatural. Dans *J'aime les filles*, adapté de l'une de ses bédés, elle crée des êtres anthropomorphiques ayant une physionomie humaine et a recours à l'occasion à la rotoscopie. Cette mutation stylistique coïncide avec la volonté d'aborder l'homosexualité féminine sur le mode de l'autofiction, la réalisatrice illustrant avec tendresse les témoignages de trois femmes et d'elle-même tout en conservant son humour décalé. Il s'agit d'un des rares films d'animation à illustrer cette question de manière si personnelle. Des groupes autrefois marginalisés revendiquent aujourd'hui leur place dans le monde de l'animation. *J'aime les filles* s'inscrit dans ce mouvement. Pour cette raison, le film de Diane Obomsawin a une résonance qui est loin d'être vaine. – MDB

LE CYCLOTRON

Olivier Asselin / 2016

À la frontière de la reconstitution historique et de la science-fiction, Olivier Asselin poursuit avec *Le cyclotron* une recherche esthétique témoignant à la fois de son amour indéfectible pour le cinéma et de son rapport réflexif à celui-ci qui tend à remettre en cause les possibilités technologiques et narratives du médium. Dans un train où voyage un scientifique détenant le secret de la bombe, des soldats allemands d'un autre temps traversent le couloir d'un huis clos perdu entre deux époques. Celle d'une reconstitution historique, Seconde Guerre mondiale aux accents européens, et celle des technologies contemporaines du cinéma exacerbées dans une esthétique que seul Asselin se risque à faire sienne. En effet, les effets visuels du *Cyclotron*, plutôt que de simuler une réalité, assument leur présence douteuse et viennent participer, avec le noir et blanc et contre l'ancrage historique, à un rendu anachronique où la manipulation numérique de l'image développe un espace cinématographique unique dans le paysage québécois. – SB

LES ARTS DE LA PAROLE*

Olivier Godin / 2016

L'œuvre d'Olivier Godin pense le cinéma comme un art de la parole, pas seulement au sens de filmer la parole, mais aussi pour faire de l'image une parole en soi. Si le récit rappelle le conte, avec le personnage de Korokiev, enseignant la poésie québécoise à la Brigade des policiers poètes, ami des plantes, parti à la recherche d'une Bible annotée par Pierre Maheu, Godin s'inspire avant tout du conteur, l'important se trouvant dans le geste, l'acte de filmer. La pauvreté des moyens techniques devient la plus riche des ressources, les images faisant surgir, avec une rare puissance d'évocation, un univers poétique, drôle et profondément ludique, s'inscrivant dans la continuité d'un imaginaire québécois peu transposé à l'écran. Tel le conteur, Godin *prend la parole*, comme si par sa voix singulière il prenait la parole tout entière, une parole collective, qu'il aurait trouvée quelque part, trainant seule dans l'oubli, pour nous rappeler, avec un sourire complice, à nos histoires. – SL

LES DÉMONS

Philippe Lesage / 2016

Après plusieurs documentaires, Philippe Lesage effectue une première incursion en fiction avec *Les démons*. Le film révèle d'emblée un auteur dont on sait déjà que l'œuvre s'inscrira dans la durée. Cultivant volontiers l'autofiction, le cinéaste part ici de souvenirs personnels pour dire les peurs phobiques de l'enfance et les premiers émois dans un monde aux contours encore insaisissables où rôde la violence. Délesté de tout psychologisme, son regard pénétrant laisse délicatement émerger la psyché d'êtres en construction à la faveur d'une mise en scène elliptique tout en subtils glissements. En Philippe Lesage, le cinéma québécois a trouvé un explorateur de l'intime qui a une très haute conscience de sa pratique artistique. Du fait de sa cinéphilie et de ses affinités avec le Danemark,

d'abord comme étudiant et ensuite comme enseignant en cinéma, ajoutons – comme l'a confirmé avec brio *Genèse*, son plus récent film – que l'auteur derrière *Les Démons* est indubitablement le plus européen de nos cinéastes. – GG

GULÏSTAN, TERRE DE ROSES

Zaynê Akyol / 2016

Premier long métrage documentaire d'une jeune cinéaste montréalaise d'origine kurde, *Gulïstan, terre de roses* est une plongée sensible au cœur du quotidien de jeunes guerrières du PKK (Parti des Travailleurs du Kurdistan). Entièrement tourné au sein d'une unité combattant l'état islamique, le film de Zaynê Akyol est moins un reportage de guerre qu'une proposition immersive d'une douceur déconcertante fondée sur la captation de moments d'attente. Porté par la caméra fluide d'Étienne Roussy (également proche collaborateur d'Hubert Caron-Guay sur *Destierros*), *Gulïstan* observe avec une rare attention les petits gestes et capte les témoignages inoubliables de femmes dévouées à un avenir meilleur, quel qu'en soit le prix. Évitant l'angle ouvertement politique (la gestion du PKK est peu explorée), le film adopte néanmoins une approche profondément empathique qui contraste avec le rejet sans réserve du PKK par la communauté internationale. Après un tel premier film, Zaynê Akyol est instantanément devenue une cinéaste à suivre. – BD

MES NUITS FERONT ÉCHO*

Sophie Goyette / 2016

Les échos de ces nuits sont ceux d'une jeunesse qui explore un monde nouveau, a besoin d'ailleurs pour construire son identité. La jeune réalisatrice Sophie Goyette signe un long métrage qui porte en lui les semences d'un renouveau générationnel. Et si l'expression « espoir du cinéma québécois » pouvait sonner creux, *Mes nuits feront écho* en démontre la pertinence tant il s'agit, au-delà d'un premier film, d'une proposition esthétique originale. L'histoire est

dépouillée d'artifices, ramenée à l'essentiel et laisse une place de choix aux moments contemplatifs. Nul besoin d'explicitier par des dialogues la crise existentielle du personnage d'Eliane, les images se suffisent à elles-mêmes lorsqu'elle joue seule du piano avant de s'enfuir au Mexique où la langue viendra faire obstacle à sa compréhension du monde. La simplicité et les silences construisent un regard rafraichissant qui montre que les jeunes voix du cinéma québécois sont nouvelles par ce qu'elles ont à dire, mais aussi par leur manière de l'exprimer. – SB

MONTRÉAL LA BLANCHE

Bachir Bensaddek / 2016

Devenir autre ou rester soi, c'est la question de ce film. Mais il faudrait d'abord définir l'autre et le soi. Confrontant deux immigrés algériens sous la neige hostile de Montréal, le film expose leurs positions, en dessine les limites et discute, dans l'intimité d'un taxi, de la complexité des enjeux de l'intégration et du communautarisme. Kahina fuit son pays, en rejette les traditions et désire oublier les racines qui l'ont blessée tandis qu'Amokrane recrée à Montréal son petit Maghreb pour préserver ses origines. La rencontre de ces esprits désorientés résulte en un mouvement réciproque. Tous deux se rapprochent de la position de l'autre, montrant les faiblesses et les doutes qui habitent leurs convictions. Le film, résultat d'une sincère recherche documentaire, montre autant la pertinence sensible que la crispation des idéaux de ses personnages. Bachir Bensaddek signe là un premier long métrage de fiction qui puise dans ses origines algériennes pour conter Montréal à travers des regards sous représentés. – SB

PRANK

Vincent Biron / 2016

Prank suit le parcours de Stefie, un ado mal dans sa peau et réservé, lorsqu'il rencontre trois jeunes plus délurés que lui : Léa, Martin et Jean-Sé. Leur passe temps

consiste à se filmer avec leurs cellulaires en train de jouer des tours, des « pranks ». Les trois compères vont entraîner Steffie dans un tourbillon, pour le meilleur et pour le pire. Vincent Biron et son équipe de scénaristes complices rendent compte avec brio du passage de l'enfance à l'âge adulte et de la vivacité des impressions et des expériences qui caractérisent cette période : l'amitié, l'exubérance, l'insouciance, la cruauté, la joie et la tristesse... Le film parvient à capter un état, celui d'une certaine jeunesse québécoise de la périphérie, entre désœuvrement et liberté absolue. *Prank* a été une vraie surprise dans le paysage du cinéma québécois : réalisé avec des moyens très modestes, le film n'en est pas moins une comédie bien ficelée, intelligente et touchante, comme on aimeraient voir plus souvent sur les écrans québécois. – ACO

WE CAN'T MAKE THE SAME MISTAKE TWICE

Alanis Obomsawin / 2016

La réalisatrice abénaquise Alanis Obomsawin signe ici l'un de ses films les plus passionnants et importants depuis *Kanehsatake : 270 ans de résistance*. Elle documente sur plusieurs années la saga judiciaire opposant la Société de soutien à l'enfance et à la famille des Premières Nations du Canada et l'Assemblée des Premières Nations au ministère des Affaires autochtones et Développement du Nord Canada. Les audiences font la lumière sur les discriminations dont sont victimes les enfants autochtones par rapport aux autres enfants canadiens – financements inférieurs des services d'aide à l'enfance dans les réserves, placements fréquents dans des familles d'accueil non-autochtones, et traumatismes rappelant ceux des pensionnats indiens. Avec un style d'observation qui n'est pas sans rappeler Frederick Wiseman, la cinéaste nous plonge au cœur du système judiciaire et des rebondissements de ce dossier qui, d'appel en appel, amena finalement ses plaignants à obtenir justice après neuf ans de procédures. – CS

ALL YOU CAN EAT BOUDDHA

Ian Lagarde / 2017

Premier long métrage de fiction de Ian Lagarde, *All You Can Eat Buddha* est un film ambitieux, qui est apparu un peu tel un ovni tant il ne s'apparente à aucune mouvance. On y suit Mike, un colosse, lors de son séjour dans un tout inclus quelque part sous les tropiques. Au buffet, Mike dévore tout. Et peu à peu il va se mettre à manger de façon démesurée, entrant dans une spirale de décadence. Sa présence va prendre une dimension quasi surnaturelle aux yeux des touristes ou des travailleurs du lieu. Ajoutez à cela la visite d'un poulpe géant, le soulèvement d'un peuple et l'approche d'une tempête légendaire... Naviguant entre l'onirisme, le fantastique et la satire, l'œuvre de Ian Lagarde apporte un indéniable souffle de renouveau et d'audace. Quelque part entre le cauchemar et le conte, le cinéma de genre et l'essai conceptuel, le grotesque et le sublime, cette distorsion grinçante des travers occidentaux laisse matière à méditer et ses images de fin du monde hantent pendant longtemps. – ACO

AUTO PORTRAIT / SELF PORTRAIT POST PARTUM

Louise Bourque / 2017

Pour Louise Bourque, le travail sur l'autportrait finit toujours par se confondre avec une réflexion sur la matérialité de la pellicule. Pourquoi ? Parce qu'elle enregistre sur l'image, mieux que sur nul autre support d'inscription, la souffrance réelle, l'expérience de la dégradation. Ici, une femme pleure. Sur son visage, entièrement offert au cinéma, s'exerce une longue déflagration d'attentats plastiques : empilement de taches, variations chromatiques, incantations de chansons populaires. Tout, dans *Autoportrait postpartum*, s'attache à décrire l'épreuve même d'avoir un corps qui se souvient de la douleur et des blessures accumulées. Alors que l'image semble verser dans la défection et la désintégration, rien n'interdit pour autant de deviner au cœur d'un tel passage la démonstration voulant qu'un visage, au cinéma, s'avère capable de

tout supporter. L'abstraction règne, il n'y a plus que de la résistance et de la splendeur. Un chant d'amour dédié à la très « haute solitude » des visages. – CSo

CLAIRE L'HIVER*

Sophie Bédard Marcotte / 2017

Claire fait de l'art avec des bouts de rien : du papier, des bouchons de liège, des objets quotidiens défigurés. Des « petits objets détruits », comme dit le titre de son « exposition triviale », Claire trouvant dans son ennui ces éclats de beauté qu'elle conserve par des photographies de ses sculptures ; par cet art elle parle, malgré les hommes autour d'elle, qui tendent à la faire taire, et les institutions, qui ne savent comment l'écouter. Claire, bien sûr, c'est Sophie Bédard Marcotte, s'adressant directement à une caméra faisant office de personnage, dans une fausse autofiction d'une fine intelligence. Loin de tout narcissisme, la modestie et la spontanéité du dispositif permettent de mettre en scène le regard de biais, curieux, amusé, que Claire/Sophie porte sur le monde, enrichissant notre cinéma (et nos vies) de cette poésie du trivial, faisant triompher l'imagination (pensons aux séquences d'animation, au ballet de souffleuse, à l'angoissant satellite du progrès) sur les aléas de la vie. – SL

COMBAT AU BOUT DE LA NUIT

Sylvain L'Espérance / 2017

Au cœur d'Athènes, les femmes de ménage bloquent l'entrée du ministère qui les a mises à pied. Pendant ce temps les migrants, qu'ils soient du Sénégal ou de Syrie, s'entassent dans l'île de Lesbos ou squattent une usine désaffectée. Solidaire des luttes, comme des exclusions, Sylvain L'Espérance témoigne, prend parti, nous demande de bien regarder : la Grèce, c'est le pouls de l'Europe actuelle, et même du monde tout entier. La trahison de Syriza, c'est aussi notre déception ; les frontières qui se ferment et la xénophobie galopante, c'est aussi notre quotidien. L'espoir pourtant existe : dans la parole vive des dockers, dans les cliniques populaires

qui pallient l'absence des services de l'État frileux, dans la détermination des migrants, dans la parole des poètes aussi qui vient rythmer le film. Et si *Combat au bout de la nuit* se doit d'être si long (4h45), c'est que, comme l'écrivait ici même André Roy, « la durée vaut plus que n'importe quelle voix off ou n'importe quel carton comme explication, illustration, investigation ». – RD

DESTIERROS

Hubert Caron-Guay / 2017

Héritier – comme son caméraman Étienne Roussy – de l'expérience formatrice du groupe « Épopée », Hubert Caron-Guay débarque au Mexique avec l'intention explicite de mettre des visages sur le périple des migrants latino-américains qui fait les manchettes de la télévision plusieurs fois par semaine. Pour ce faire, il choisit de partager le quotidien hasardeux de ceux et celles qui, venus du Sud (Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua) tentent de sauter à bord d'un train qui va les rapprocher de la terre promise, les États-Unis de Donald Trump. Les choix de Caron-Guay sont explicites : un filmage de proximité et une caméra à l'épaule qui supposent la complicité et témoignent d'un engagement très réel – le cinéaste est toujours aux côtés des migrants, jamais là comme observateur ou reporter. Périodiquement des visages sont isolés dans une fenêtre ronde qui force l'attention et donne aux témoignages un poids incontournable. Hubert Caron-Guay pratique un cinéma généreux, autant qu'engagé. – RD

LA PART DU DIABLE

Luc Bourdon / 2017

Fort de son expérience de *La mémoire des anges* (2008), Luc Bourdon replonge dans la vaste production de l'ONF pour tenter d'en soutirer une image éclatée du Québec de la fin des années 1960 au début des années 1990. Poète fouineur plus qu'anthropologue, Bourdon prend un malin plaisir à provoquer des rencontres imprévisibles d'images qui disent avec l'éloquence de leur montage le déchirement de ces années de

bouleversements et de rêves brisés. Ici, la fermeture du cinéma Capitol, rue Sainte-Catherine, et le manifeste du FLQ se côtoient, comme les figures de René Lévesque et de Pierre Laporte. Et les Amérindiens font valoir leurs droits. Si Michel Giroux, le fidèle monteur de Bourdon, organise brillamment (et avec une liberté absolue) ce matériau, aussi riche qu'insaisissable, c'est au spectateur que revient la tâche d'ordonner, d'analyser, voire de comprendre vers où allait alors l'histoire, du Québec et du monde : c'est là le grand mérite du film, sa force aussi. – RD

LA RÉSURRECTION D'HASSAN

Carlo Guillermo Proto / 2017

Dans son deuxième long métrage, Carlo Guillermo Proto confirme qu'il est un talent à suivre. *La résurrection d'Hassan* dresse le portrait d'un père, d'une mère et de leur fille, tous trois aveugles, qui chantent dans le métro montréalais et suivent les cours d'un guérisseur russe sur la résurrection des morts. Ils gardent ainsi espoir de retrouver leur fils, seul voyant de la famille, décédé dans un tragique accident. Le sujet est délicat et les écueils auraient pu être nombreux en l'abordant. Mais loin de tout misérabilisme ou voyeurisme, Proto signe une œuvre poétique et troublante sur le deuil et la différence. Il filme avec finesse l'amour comme la violence qui habitent le quotidien de cette famille brisée et pourtant si unie, aspirant au simple bonheur dont nous rêvons tous. Il a surtout l'intelligence de ne jamais souligner le handicap. C'est une véritable existence, loin des étiquettes, qu'il offre à ses personnages : la possibilité d'apparaître tels qu'ils sont, dans toute leur complexité et leur humanité. – ACO

LE FILM DE BAZIN

Pierre Hébert / 2017

André Bazin avait un attachement particulier pour les petites églises romanes, au point de vouloir leur consacrer un film. Mais sa mort prématurée, en 1958, mit fin à ce beau projet que Pierre Braunberger

avait accepté de financer. En 1959, voulant rendre hommage à Bazin à l'occasion de la publication de leur centième numéro, les *Cahiers du cinéma* avaient publié le scénario du célèbre critique. C'est ce texte que Pierre Hébert décide d'adapter en ayant accès en plus aux carnets de notes et aux photos de repérage de Bazin. Fidèle à l'esprit du projet original, Hébert filme les églises dans leurs fonctions (l'une loge un troupeau de vaches) et leurs décors actuels (certaines ont été abusivement restaurées), le film s'intégrant tout naturellement dans la série « Lieux et monuments ». Comme dans les autres films, l'animation intervient, souvent avec humour, pour créer un film hybride, aussi riche que stimulant. Œuvre d'un artiste au sommet de son art, *Le film de Bazin* est assurément l'un des films les plus singuliers de cette décennie. – RD

LES AFFAMÉS

Robin Aubert / 2017

Dans la campagne québécoise, le monde disparaît. Une invasion de zombies mène aux derniers soubresauts de l'humanité, sur fond de spleen ne manquant jamais d'ironie. Intelligent, décalé, touchant, ancré corps et âme dans la réalité d'ici, *Les affamés* crée de partout la surprise. Le film est lié à un genre qui, au-delà du contenu social et politique d'une réflexion sur notre propre existence (les morts vivants, c'est nous), semblait ne plus avoir grand-chose à dire depuis la magnifique trilogie de George A. Romero. Sans jamais se moquer, ni du genre, ni du spectateur, Robin Aubert parle du Québec. Nous ne sommes pas dans l'habituelle logique narrative (facile et si technique) de la survie. L'enjeu y est bel et bien de se trouver. De se retrouver ensemble, alors qu'autour, tout se délite. L'amour, la famille, l'amitié : voilà donc les vrais enjeux auxquels est confrontée notre société, qu'elle soit vivante ou sur le point de disparaître. Un film quasi humaniste qui fait (rassurez-vous) aussi très peur. Difficile de trouver plus différent, dans le cinéma québécois actuel. – JF

MAUDITE POUTINE*

Karl Lemieux / 2017

Il est question de lumière avant tout dans le premier long métrage de fiction de Karl Lemieux. Acteur incontournable du cinéma expérimental québécois, il explore avec ce film une esthétique inusitée où le récit devient le prétexte à une mise en scène et une direction photo transformant chaque scène en essai graphique. Tourné en 16mm, le film démontre la pertinence de l'usage de la pellicule dans le contexte d'une production cinématographique majoritairement numérique. L'influence expérimentale se ressent dans des éclairages dont la subtilité repose grandement sur la texture de la pellicule, tantôt trop exposée, tantôt floue pour accompagner les errances de son personnage pris dans une spirale infernale après avoir volé la marchandise d'un groupe de motards trafiquants de cannabis. Mais si *Maudite Poutine* est si marquant, c'est que l'on pourrait en parler sans jamais aborder sa narration tant la caméra, le film, la lumière et le cadrage en sont les acteurs principaux. – SB

PRIMAS

Laura Bari / 2017

En trois longs métrages, la cinéaste montréalaise d'origine argentine Laura Bari a développé un cinéma documentaire qui explore les psychologies intimes à travers des univers imaginaires créés en collaboration avec ses sujets. Après *Antoine*, qui proposait de voir le monde du point de vue d'un petit garçon aveugle, et *Ariel*, portrait de son frère rendu infirme par un grave accident de travail, *Primas* (« Cousins ») se penche sur la relation entre deux cousines argentines toutes deux abusées sexuellement dans leur enfance – l'une par son père, l'autre par un inconnu qui l'a laissée pour morte après avoir brûlé son corps. Membre de leur famille, la cinéaste filme au plus près le quotidien de deux survivantes, leur reconstruction mentale et physique, et la force tirée de leur amitié. Développant avec les jeunes filles des ateliers de théâtre en Argentine et à Montréal, Bari

observe avec compassion et délicatesse le pouvoir réparateur de l'art, et livre à l'âge de Time's Up un témoignage bouleversant sur la nécessité de briser le silence. – CS

TAMING THE HORSE

Tao Gu / 2017

Tao Gu filme son ami d'enfance, Dong, resté en Chine et auquel il avait promis qu'il l'accompagnerait un jour dans son village natal, en Mongolie intérieure. Le voyage est l'occasion de retrouvailles après dix ans de séparation. Dong, qui vit désormais dans une métropole du sud de la Chine, est devenu un homme désespéré et écorché vif, dans une société ultra-capitaliste qui lui a fait perdre ses repères et ses aspirations. Caméra à la main, Tao Gu reste ouvert aux confidences et ne porte pas de jugement. Son approche sans fioritures, sur plusieurs années, nous plonge sans concession dans l'intimité de Dong. Les paradoxes d'un pays que le cinéaste lui-même tente de comprendre après des années d'exil se dessinent peu à peu. L'amitié qui unit le filmeur et le filmé imprègne le film de respect et de délicatesse, et permet d'éviter le voyeurisme malgré la dureté de certaines séquences. Premier long métrage de Tao Gu, *Taming the Horse* a révélé un cinéaste à la démarche aussi rigoureuse que profondément humaine. – ACO

TESLA: LUMIÈRE MONDIALE

Matthew Rankin / 2017

Matthew Rankin fait sienne toutes les écoles, absorbant la fiction, le documentaire, le cinéma expérimental et l'animation au sein d'une œuvre unique et profondément originale. Porteur de l'esprit singulier du cinéma de Winnipeg, Rankin s'intéresse aussi aux héros décalés et à leurs destins tragiques. L'inventeur d'origine serbe Nikola Tesla fait ici appel à son mécène, le banquier J.P. Morgan, pour réaliser sa dernière invention, un système permettant la distribution de l'électricité à l'échelle mondiale. Or, la requête est refusée et Tesla s'enfonce alors dans l'incompréhension, puis la dépression. Entièrement

fait main, bricolé, ce film en noir et blanc, dont le propos slalome entre l'ironie et la compassion, pastiche une certaine avant-garde (on pense aux Allemands des années 1920) tout en se vivant comme une réelle expérience optique et sonore. Développée par Rankin, la technique du *light painting* donne lieu à des passages spectaculaires. – MDB

TOUTES LES POUPÉES NE PLEURENT PAS

Frédéric Tremblay / 2017

Auscultant les tourments et les mystères des relations amoureuses, Frédéric Tremblay apparaît comme le plus *bergmanien* des cinéastes d'animation québécois. *Toutes les poupées ne pleurent pas* est une œuvre de maturité en raison du passionnant et vertigineux jeu de miroirs qu'y déploie le cinéaste, miroirs où se mirent, l'un dans l'autre, le destin d'un couple et leur activité professionnelle. Un homme et une femme sont des cinéastes d'animation tournant un film de marionnettes. Ils sont eux-mêmes personnifiés par des figurines. Frédéric Tremblay, dont on voit la main intervenir dans le cadre vers la fin, se représente lui-même comme tel. Le monde animé et le monde réel fusionnent de concert, non sans étrangeté. Le travail consistant à fabriquer la vie devient la métaphore d'un désir de contrôle, voire d'asservissement. Il est question ici de désir en panne, de suffocation conjugale et d'obsessions. – MDB

ALTIPLANO

Malena Szlam / 2018

Altiplano abandonne les préceptes esthétiques traditionnellement réservés au paysage, ceux du continu et de la contemplation, au profit d'une description formelle carburant pleinement aux puissances de l'hétérogène. Repeuplé par une panoplie de raccords et de surimpressions multiples, traité en hypothétique paradis terrestre, le désert d'Altiplano, au cœur de la cordillère des Andes, devient pour Malena Szlam un abondant réservoir d'évènements visuels. Chaque raccord, décliné selon une variété infinie de possibilités, décrit la volonté

d'embrasser l'inatteignable, d'articuler les caractéristiques plastiques qui peuvent naître d'un territoire: le proche et le lointain, le ciel et la terre, le lisse et le strié. Szlam ne vise pas l'épuisement d'un motif (le paysage), ni même d'un lieu (Altiplano), mais proclame l'acte de foi cinématographique dans son état le plus pur: nous réapprendre à voir le monde, à l'aimer, à le raisonner. – CSO

LES FAUX TATOUAGES

Pascal Plante / 2018

Ce film voit le jour grâce au Programme Talents en vue de Téléfilm Canada créé en 2012 et remporte une reconnaissance internationale en étant sélectionné dans la section Génération de la Berlinale. Il nous montre que grâce à la débrouillardise et au dévouement de son équipe, il est encore possible de faire bien et beaucoup avec peu. C'est ce que le réalisateur, Pascal Plante, fait en transportant le spectateur entre les sourires que s'échangent Mag (Rose-Marie Perreault) et Theo (Anthony Therrien) alors qu'ils vivent les débuts d'une histoire d'amour intense, mais éphémère avec tout ce que cela peut comporter: fraîcheur, abandon, maladresses et incertitudes. Prenant une saine distance des clichés du drame romantique et offrant un point de vue intérieur sur la sincérité des sentiments à l'adolescence, ce film assume un rythme lent qui sert au dévoilement de tous ces petits instants qui constituent l'appropriation de l'autre. Le succès du film nous laisse espérer que le programme n'en est qu'à ses débuts et nous gardons un œil attentif sur les prochains cinéastes qui s'aventureront sur le chemin, non sans entrave, du long-métrage à micro budget. – ARL

MAIS UN OISEAU NE CHANTAIT PAS

Pierre Hébert / 2018

En dépit de son apparent minimalisme, *Mais un oiseau ne chantait pas* réussit à travers la gravure sur pellicule une émouvante synthèse de ce qu'est la pulsion figurative, ce qui l'engendre. À partir d'une musique inspirée par des chants folkloriques bosniaques,

composée par Malcom Goldstein dans le contexte de la guerre en Bosnie-Herzégovine, Pierre Hébert invente des traits qui ne visent pas tant un rapport de synchronisation mais qui participent, plus profondément et selon ses propres termes, à un travail de « remémoration, en réaffirmant que quelque chose de faible et de petit, de presque imperceptible, a eu lieu et résistait. » Dès lors, si la gravure constitue un acte de résistance, si elle résonne par moments si fortement avec l'art pariétal, c'est que, pour le cinéaste, elle décrit et préserve tout ce qui semble voué à disparaître, parce que, secrètement, elle s'avère capable de sauver de l'oubli l'honneur et la mémoire des disparus. – CS

MANIC

Kalina Bertin / 2018

Manic a révélé un nouveau talent, la jeune cinéaste Kalina Bertin, qui pour son premier long métrage (accompagné d'une expérience de réalité virtuelle) a exploré un sujet pour le moins délicat : celui du trouble bipolaire dont souffrent plusieurs membres de sa famille. Afin de mieux comprendre son héritage familial et la maladie mentale affectant sa sœur et son frère, la réalisatrice enquête pendant plus de quatre ans sur l'homme mystérieux qu'était son père, et dont elle ne garde que de vagues souvenirs. Elle découvre une histoire aux multiples facettes, un parcours plus abracadabrants que ne le serait un scénario de fiction : mythomane, gourou, prophète, escroc et père de 15 enfants à travers le monde, George Dubie (l'une de ses nombreuses identités) a transmis à certains de ses enfants le trouble bipolaire dont il était lui-même atteint. Montant habilement archives familiales et matériel contemporain, *Manic* aborde la maladie mentale avec autant d'honnêteté et d'empathie que le *Tarnation* de Jonathan Caouette. – CS

IMPETUS

Jennifer Alleyn / 2019

À ce jour, peut-être la plus belle surprise de l'année 2019 ! Parce que ce film permet au

spectateur d'accéder au cœur même de l'acte créateur. *Impetus* n'est pas que la simple illustration de ce processus, qui serait axé sur une artiste en panne d'inspiration suite à une séparation amoureuse. Au contraire, et c'est là son inestimable valeur, ce film qui travaille le motif du deuil transpire d'authenticité. En zigzaguant entre fiction et réalité, Jennifer Alleyn vit en direct, en quelque sorte, sa quête éperdue et bien réelle pour refaire surface en tant que cinéaste. Échelonné sur plusieurs années, le film se construit sous nos yeux sur le mode du *work in progress*, en misant autant sur les hasards de l'improvisation que sur les ressources du cinéma sans distinction de genres. Du coup, il réactualise le rêve fou du « cinéma direct » de pousser la prise de risque qu'implique le passage de la pratique documentaire au champ de la fiction. Cette audace nous change de ces films prévisibles, encore trop nombreux dans le cinéma québécois, qui s'essoufflent au bout de vingt minutes, en panne de... création ! – GM

MAD DOG LABINE

Jonathan Beaulieu-Cyr, Renaud Lessard / 2019

L'une des plus belles découvertes de 2019 est ce premier long métrage de deux jeunes cinéastes prometteurs. Jonathan Beaulieu-Cyr et Renaud Lessard signent un docufiction d'une sincérité et d'un humour formidables, qui n'est pas sans rappeler la révélation *À l'Ouest de Pluton* dix ans plus tôt. Tourné dans le Pontiac en Outaouais, une région isolée du Québec touchée par une crise économique et démographique, *Mad Dog Labine* mêle les vignettes documentaires (un extraordinaire adolescent qui parle de sa région depuis sa chaloupe au milieu d'un lac, des témoignages d'élèves du secondaire) et les scènes fictionnelles (deux jeunes filles qui ne savent comment passer le temps, jusqu'à ce qu'elles gagnent un billet de loto). Coloré sans tomber dans l'exotisme, tendre mais jamais misérabiliste, le film présente une jeunesse généralement absente des écrans, ses perspectives d'avenir très

limitées et son ennui, mais aussi sa langue colorée, sa truculence et son inventivité. Sans oublier l'inoubliable performance de Barbara Ulrich! – CS

SOLEILS NOIRS

Julien Élie / 2019

Fruit de nombreuses années de recherche sur le terrain, *Soleils noirs* marque le grand retour au cinéma de Julien Elie. Dans un noir et blanc crépusculaire, il nous emporte sur les traces d'un véritable fléau : les innombrables vagues d'assassinats qui submergent le Mexique depuis plus d'une décennie. Prenant comme point de départ les meurtres de femmes à Ciudad Juárez, le film s'étend méticuleusement au pays tout entier, révélant la corruption généralisée des classes politiques et un climat terrifiant d'impunité qui laisse le champ libre aux groupes criminels. Multipliant les entretiens courageux, attentif aux environnements désolés qu'il traverse, captant subtilement l'angoisse sourde qui étouffe le pays, Julien Elie réalise avec *Soleils noirs* un film hybride, qui est à la fois une véritable œuvre de cinéma (les plans hantés en noir et blanc ne sont pas sans rappeler certains moments chez Lav Diaz) et un modèle d'enquête journalistique au long cours. Rares sont les documentaires québécois qui font preuve d'une telle ambition. – BD

UNE COLONIE

Geneviève Dulude-De celles / 2019

Si, comme dans plusieurs productions québécoises récentes, l'adolescence est convoquée dans le nouveau film de Geneviève Dulude-De celles (*Bienvenue à F.L.*) présenté cette année à Berlin, c'est pour mieux en décrire les aspérités et circonscrire ici un théâtre de l'intime qui, grâce à la générosité du regard, se situe au-delà de tous les clichés. *Une colonie* s'inscrit dans une ruralité qui, de par la proximité de la réserve abénaquise de Odonak, porte les traces de l'histoire. Cette inscription géographique aura son importance dans un récit où, pour le personnage principal, il s'agira d'échapper à la norme et

d'affirmer sa marginalité au sein de la famille et du milieu scolaire. Attentive à la fragilité des sentiments et des êtres, la caméra sait saisir des éclats de vérité qui muent sous nos yeux en moments d'éternité. Face à un cinéma qui génère de tels éclairs ouvrant sur un horizon sans mesure, il ne fait aucun doute que Geneviève Dulude-De Celles est une cinéaste promise à d'autres lendemains. – GG

VILLE NEUVE

Felix Dufour Laperrière / 2019

Lors des premières projections, les spectateurs du film se sont vus offrir des dessins parmi les quelque dizaines de milliers d'esquisses utilisées pour réaliser cette animation. À l'image de ces fragments, le cinéma de Felix Dufour-Laperrière est un travail d'orfèvre, où le sculpteur sensible des images animées multiplie les symboles qui viennent habiter *Ville Neuve*. Sur la route des personnages se profile le référendum de 1995, dont l'ébullition contraste avec la langueur d'une relation amoureuse qui ne parvient pas à revivre. Difficile de donner un sens déterminé à cette œuvre inclassable tant les images restent ouvertes aux interprétations. Le réalisateur propose un cinéma à la frontière des genres dont l'intérêt réside dans l'alchimie qui se crée entre essai poétique, cinéma expérimental, documentaire et animation. Sans nuire à la cohérence de l'ensemble, chacune des saynètes propose une nouvelle idée visuelle qui témoigne d'une belle imprévisibilité. – SB

* Disponible sur DVD à revue24images.com